

**E/1975.03.22 — «“Je ne suis ni peintre ni sculpteur” disait-il cinq siècles plus tôt. André Malraux commente pour cet anniversaire la biographie de Michel-Ange», Paris-Match, 22 mars 1975, n° 1347, p. 46, 59 et 75.**

Les textes en italique sont tirés d'une conversation exclusive accordée à *Paris-Match* par André Malraux.

*«Michel-Ange est un colosse, mais ce n'est pas lui qui est la ligne de partage des eaux de l'art occidental : c'est Donatello. C'est Donatello qui a inventé le premier, au XV<sup>e</sup> siècle, de dresser une statue au milieu d'une place. Rome, évidemment, l'avait inventé d'abord avec la statue équestre mais on l'avait oublié. Et lorsque celle-ci reparait, il se passe quelque chose de capital. Avant, il y avait bien deux statues équestres à Paris : elles étaient toutes deux dans Notre-Dame. Comme à Venise.*

*«C'est que la cathédrale joue, pour les statues, le rôle du fond des icônes byzantines. Si vous arrachez le sourire de Reims à la cathédrale, il faut le mettre au musée. Mais, pour que ce soit un ange, il lui faut la cathédrale. Quand l'Occident trouve normal qu'il y ait une statue isolée sur une place, tout l'art change : jusque-là, il n'existait pas ce que nous appelons une statue. C'est très frappant parce que, lorsque les Flamands ont commencé à peindre, ils ont peint dans les cathédrales. Le décor de leur crucifixion, ce n'est pas le Golgotha, c'est la cathédrale. La peinture commence dans l'église. Mais on sent qu'elle va s'en détacher : le donateur commence donateur et finit portrait.»*

C'est dans ce monde nouveau que va apparaître Michel-Ange.

*«J'ai le sentiment du possédé. Je ne peux pas penser à lui biographiquement. Les choses qui lui adviennent, adviennent. Elles ne m'étonnent jamais. Il est dans sa nature de se faire casser le nez, enfant, de se disputer rageusement avec le pape. Il a un côté fou génial, mais ses extravagances ne me surprennent pas. La colère fait certainement partie du personnage.»*

Une colère qui semble l’avoir saisi presque au berceau, comme les serpents d’Hercule. Tout enfant, Michel veut être artiste. Sa mère est morte lorsqu’il avait six ans. Son père, l’ancien sous-préfet florentin, le noble déchu, ne voit pas la différence qui sépare un sculpteur d’un carrier. Il bat son incorrigible dessinateur de fils. Pourtant, il lui a donné une nourrice fille et femme de tailleur de pierre. Et le jeune Buonarroti, au soir de sa vie, devenu Michel-Ange, dira : «Il n’est pas surprenant que le ciseau m’ait donné tant de joies. Le lait de la nourrice a parfois tant de puissance...» Il sera le plus fort : à treize ans, le 1<sup>er</sup> avril 1488, l’adolescent l’emporte; le voilà élève du célèbre Ghirlandaio pour trois ans à en croire le contrat d’apprentissage que méticuleusement son père a passé. Mais les grâces d’orfèvrerie, même géniales, de son maître ne sont pas pour lui. A peine arrivé, déjà enfui comme il le fera toute sa vie : Laurent le Magnifique, le prince fastueux d’une Florence d’apothéose, l’accueille à sa table et dans le jardin-école où il élève les prodiges de ce temps sans pareil. C’est une école enthousiaste, parfois furieuse. Le jeune lion s’y bat. Il a le nez cassé. On dit que sa nouvelle laideur le rendra plus ombrageux encore.

*«Ce n’était pas la première fois qu’il se battait. Il a passé toute son enfance à se battre.»*

Le jeune prodige veut rivaliser avec les sculptures antiques, fascination de son temps. Il fera mieux : sa première statue, un Cupidon, sera vendue pour antique et plus tard, le faussaire involontaire réclamera son dû avec fureur.

Laurent meurt en 1492, laissant Florence dans le trouble et Michel-Ange dans le désespoir. Mais il a 18 ans; pas encore géant, il est déjà célèbre. On le réclame à Bologne, il prend la route. En 1496, il est à Rome où les papes sont en train de se faire souverains dans une Italie en tumulte. A peine le temps de réclamer le prix de son Cupidon, il reçoit la commande d’une Pietà pour Saint-Pierre. En 1500 elle est achevée, polie comme un miracle. On l’expose pour le jubilé devant les Romains stupéfaits. C’est le premier appel de la gloire après deux années de solitaire labeur surhumain.

*«Vous connaissez sa phrase ? Le marbre me sépare de ma statue.»*

E/1975.03.22 — «*“Je ne suis ni peintre ni sculpteur” disait-il cinq siècles plus tôt. André Malraux commente pour cet anniversaire la biographie de Michel-Ange*»,  
Paris-Match, 22 mars 1975, n° 1347, p. 46, 59 et 75.

Un marbre attend Michel-Ange à Florence, un bloc de près de 5 mètres de haut abandonné depuis cent ans dans le chantier du Duomo, un défi jamais relevé à tous les créateurs, un peu écorné par un sculpteur maladroit. On le donne au maître de la Pietà. En trois ans, celui-ci en sépare le David.

*«La grande idée, c'est qu'il a retrouvé la notion du héros. A cette époque-là, c'est extraordinaire. Le David est une statue à la tête deux fois grosse comme celle d'un homme et on ne voit pas bien pourquoi. Mais c'est tout à fait volontaire. Michel-Ange, évidemment, a voulu quelque chose de complètement autre que le petit David assommant de Donatello. C'est évidemment l'idée qu'il se fait, à ce moment-là, du héros.»*

Mais le héros antique n'est, pour Michel-Ange, qu'un pâle idéal de poète. Pour lui, le héros, c'est l'homme devant le Dieu des chrétiens.

*«Il est évident que le sacré est présent chez Michel-Ange. Mais il est évident aussi que le sacré y est le résultat d'un pugilat. Il n'a pas commencé par hasard par le David.»*

*«Michel-Ange est un homme en colère, mais contre Dieu, en somme. Il a absolument l'idée que si quelqu'un peut représenter Dieu, c'est lui. Il s'est contenté de faire Moïse, mais il était sur le bon chemin.»*

Michel-Ange était en 1505 sur le chemin de la chapelle Sixtine. Michel-Ange a trente ans. L'orphelin n'est plus un enfant. Mais à l'âge des premières moissons triomphales il vit un drame intime. Michel-Ange célèbre, quasi déifié, dompteur de pontifes, semble ne quitter l'atelier ou la voûte que pour écrire des lettres folles de colère et de jérémiades à son père Ludovico, à ses frères, plus tard à son neveu. L'argent en est presque toujours le prétexte. Bientôt riche, Michel-Ange vivra comme un ladre et réagira, dirait-on, comme un avare. En 1509, au cœur de sa lutte de la Sixtine, il prend une heure pour s'opposer à la venue à Rome de ses frères cadets. Qu'ils ne comptent pas sur lui ! En 1520, à son père encore, dans une lettre commençant brutalement par

«Ludovico !» : «Après tout, tout le monde à Florence sait quel riche homme vous êtes; comme je vous ai toujours volé et comme je mérite d’être puni. Aussi dites à tous ce qui vous plaît de moi : vous serez applaudi. Mais ne m’écoutez plus jamais car vous interrompez mon travail.»

«Vous aurez tous vécu de moi pendant quarante ans», dira-t-il plus tard à son neveu de vingt-six ans, Lionardo. Et je n’ai pas même eu une bonne parole de vous en retour.»

Le génie persécuté par le chantage de l’amour familial ? On l’a pensé. Mais Michel-Ange a écrit aussi à son père, entre deux rages : «Très aimé père... Je suis certain que depuis le jour où je suis né... j’ai toujours eu l’intention, dans les grandes choses comme dans les petites, de vous plaire, et toujours les travaux que j’ai entrepris sont nés de l’amour de vous... Ne voyez-vous pas le mal que vous me faites ?... C’est l’écho des pleurs d’un enfant seul au monde, mais lié jusqu’aux viscères dans la terrible famille italienne où l’amour étouffe et fait vivre contre tous; une famille sans «mamma», où le père égaré d’être livré à lui-même et la mère fondamentale absente sont remplacés par un fils déchiré qui devient peu à peu un persécuté-persécuteur. Le hasard, ou Dieu, fait de ce père malgré lui un génie; il sera donc furieux parce qu’il est plus fort que tous, mais tout autant passif parce qu’il est toujours peut-être un enfant seul. Les colosses nus de la Sixtine ont quelque chose de lui peut-être, montagnes de muscles abandonnées, presque comme des Vénus. Ses vierges, jeunes filles lumineuses, sont peut-être les ombres de la jeune mère qu’il a perdu sans l’oublier. Et le pape tonnant, avec lequel il va se battre pendant dix-huit ans, le violent Jules, est peut-être le père qu’il a choisi.

Les débuts de cette passion de l’esprit ne furent pas faciles. Le premier projet de Jules II pour son sculpteur est son tombeau, une montagne de statues. Mais, soudain, il veut autre chose : une montagne de fresques pour la chapelle papale de Saint-Pierre, la Sixtine. Jules II choisit Michel-Ange contre tous, et contre Michel-Ange lui-même, qui se débat, refuse, allègue son ignorance de l’art. Rien n’y fait, il doit céder. Le 10 mai

*E/1975.03.22 — «“Je ne suis ni peintre ni sculpteur” disait-il cinq siècles plus tôt. André Malraux commente pour cet anniversaire la biographie de Michel-Ange»,  
Paris-Match, 22 mars 1975, n° 1347, p. 46, 59 et 75.*

1508, les échafaudages sont en place. Michel-Ange, furieux et soumis, lève la tête et le bras.

*«Il ne se soumet pas à la voûte de la Sixtine : il la troue.»*

Le combat commence. Il va durer quatre ans. C'est une guerre contre tout et contre tous, le mur qui moisit, les envieux qui s'énervent derrière les portes closes, le pape qui rugit sans cesse, montant de temps à autre sur les échafaudages, tirant sur les mains tendues de son peintre rebelle. «Quand auras-tu fini ? Quand je pourrai !» Le dialogue coléreux reprendra vingt fois.

*«Quoique l'artiste en affirme, il ne se soumet jamais au monde. Il soumet toujours le monde à ce qu'il lui substitue.»*

Les témoins du temps furent stupéfiés par la voûte de la Sixtine. C'était la création d'un nouveau monde et la preuve même qu'il existait un autre monde. Au temps où Raphaël peignait ses madones idéalement féminines, où se préparaient les Christ fiévreux et les martyrs saignants de ce qui allait devenir l'art chrétien jusqu'à Saint Sulpice, Michel-Ange montrait l'Ancien Testament, géant, impassible, terrible et nu. Une fois de plus, et cette fois définitivement, Michel-Ange se révélait solitaire en ce temps de foules assemblées, un démiurge plus qu'un homme.

*«J'appelle démiurgie, le pouvoir par lequel les grands artistes de l'irréel font de leurs figures imaginaires les rivales triomphantes des créatures, donnent aux premières une vie plus convaincante que celles des secondes.»*

Deux fois encore, à Florence pour les tombeaux des Médicis, à Rome de nouveau dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange va donner naissance à des géants énigmatiques. Mais après la voûte trouée par un ciel jamais vu avant lui, Michel-Ange, peu à peu, va se livrer entièrement à son destin d'artiste, de plus en plus impatient du jugement des autres, de plus en plus absorbé en lui-même. Il triomphera sans fin, mais, peu à peu, aux yeux de ceux qui l'admirent mais ne le comprennent plus, il ne finira plus ses œuvres, sauf le Jugement Dernier.

*E/1975.03.22 — «“Je ne suis ni peintre ni sculpteur” disait-il cinq siècles plus tôt. André Malraux commente pour cet anniversaire la biographie de Michel-Ange»,  
Paris-Match, 22 mars 1975, n° 1347, p. 46, 59 et 75.*

Décidément, Rome va redevenir la capitale du monde. Les papes la rebâtissent. Clément VII a désiré compléter la chapelle Sixtine. Il meurt. Son successeur, Paul III, exige de Michel-Ange qu'il retourne à la fresque. Les héritiers de Jules II le poursuivent pour qu'il achève le fameux tombeau, tant désiré, tant discuté, réduit en ambition mais toujours obsédant. Le pape fait rompre le contrat. En 1536, à 61 ans, Michel-Ange est face à face pour cinq ans avec son dernier mur. Ces deux cents mètres carrés vides, ce sera le Jugement Dernier, dominé par un Christ deux fois plus grand que toutes les créatures.

*«... L'étrange colosse dont le geste de malédiction jette aux ténèbres les coupables arrachés à l'éphémère nuit du tombeau. Ce Messie triomphant n'est pas né dans une étable, n'a pas été tourné en dérision, n'a pas assisté les désespérés de l'auberge d'Emmaüs. Il n'a pas été crucifié entre les larrons.»*

Lorsque Michel-Ange eut terminé, il devait présenter le mur au pape. Il se cache pour voir ce qui allait se passer. Le pape arrive et chasse tous les gens. Il reste seul. Il s'agenouille et prie en pleurant.

Sa cour bourdonnante devait avoir peur, tout simplement. Mais plus intelligent sans doute que sa cour choquée par ce grouillement d'astres nus, Paul III comprenait peut-être que le temps était venu des hommes non plus croyants soumis, mais dressés en face de Dieu, sans autre choix que le Paradis ou l'Enfer. Les théologiens ne s'y trompent pas qui soupçonnent Michel-Ange d'hérésie pour avoir oublié le Purgatoire.

Le peintre, lui, s'était trouvé lui-même. Il avait tourné le dos au monde, en peignant la fin du monde. L'homme pieux devient mystique de la Beauté et de Dieu. Tandis qu'il travaille contre le mur, il noue deux amitiés qui modèleront sa dernière vie. Un très beau jeune homme, dont il sera poétiquement amoureux, au scandale de beaucoup. Une femme exceptionnelle : Vittoria Colonna. Elle a son âge ou presque, la veuve du vainqueur de Pavie. Michel-Ange écrira maints sonnets spirituels à cette femme pieuse.

E/1975.03.22 — «*“Je ne suis ni peintre ni sculpteur” disait-il cinq siècles plus tôt. André Malraux commente pour cet anniversaire la biographie de Michel-Ange*»,  
Paris-Match, 22 mars 1975, n° 1347, p. 46, 59 et 75.

*«Ce serait la maréchale Foch qui serait poète, une gloire vivante, la femme la plus cultivée de son temps. Michel-Ange continue à vivre dans une atmosphère à la Picasso. Il a un atelier. Il a des amis. Il y a des pots de couleur partout. Et il s'en va de la taverne pour aller au palais Colonna, où il est tout seul. Certainement, il est sensible à ce que cette femme ressent pour lui. Mais il ne désire pas être assimilé aux grands. Il ne les aime pas.»*

Il n'aime plus rien, peut-être. Il dira : «Ni peindre, ni sculpter ne pourront plus apaiser mon âme.» En jetant tout seul sur le mur le lyrisme dissonant, l'harmonie terre de Sienne et bleu de Prusse du Jugement Dernier, il a rencontré sa mort. Lyriquement croyant, sombrement mystique («Comme j'en envie les morts !» dit un de ses sonnets), que lui reste-t-il à faire ? En 1547, le pape le fait «Architecte de Saint-Pierre». Ce n'est pas une sinécure, une Légion d'honneur accrochée au cou d'un vieillard prestigieux. C'est un enjeu mondial. Déjà, en 1546, Luther est mort grondant dans les brumes du Nord, où il a pétri la révolte. Déjà, partout en Europe, le vieux rêve carolingien de l'Empire appuyant la Papauté a reflué devant les jeunes nations caracolantes. Reconstruire Saint-Pierre, c'est signaler à tous les peuples de la terre que, sous les voûtes futures, il y a les reliques de celui à qui le Christ a confié l'unité du monde. Avant même d'être une église, Saint-Pierre doit être un fanal visible des quatre horizons : les pèlerins de toute la terre y convergeront. Le pape comprend que Michel-Ange a la taille de l'entreprise. Michel-Ange comprend le défi : il accepte «pour l'amour de Dieu». Il fera le plus grand dôme de la Chrétienté reposant sur quatre nefes égales appelant les fidèles jusqu'au bout de la terre. Il sera, après ce dernier prodige, le modèle jusqu'à nos jours de l'Artiste défiant tout.

*«C'est absolument sûr : mais pour qu'il le devienne, il faudra le romantisme, le monde de l'art romantique... Nous avons depuis l'impression que Michel-Ange a donné, dans ses maniérismes, un modèle d'homme qui reste toujours un peu un drame, une espèce de photo monumentale.»*

*E/1975.03.22 — «“Je ne suis ni peintre ni sculpteur” disait-il cinq siècles plus tôt. André Malraux commente pour cet anniversaire la biographie de Michel-Ange»,  
Paris-Match, 22 mars 1975, n° 1347, p. 46, 59 et 75.*

Rien n'est plus loin de sa vérité vécue. C'est vrai, il sait ce qu'il est, davantage encore ce qu'il veut être. A un prêtre qui lui écrit sous l'adresse : «Michel-Ange, sculpteur», il fera dire, superbement, à 73 ans : «Je n'ai jamais été peintre ou sculpteur à la manière de ceux qui tiennent boutique... On me connaît sous le nom de Michel-Ange Buonarroti.»

Mais il y a de l'honnête tâcheron aussi dans le titan. Rien de la construction ne lui est étranger. Vieillard furieux sur un cheval, il court les chantiers, calcule les pierres, morigène les maçons. Il dessine les échafaudages, étudie les maquettes. L'architecture, il en a appris le métier vingt-cinq ans auparavant à Florence. Mais en toute liberté. Dans la bibliothèque lorenzienne, il a suspendu les colonnes dans le vide, fait couler un escalier comme un flot de lave impassible; de la sacristie des Médicis, il a fait un cristal noir et blanc habité par ses rêves sculptés.

De la place du Capitole à Rome, il fera, devant les forums antiques, un forum moderne que le monde copiera.

*«La poésie ? Oui. Mais il trouve que la sculpture est l'art le plus haut. La peinture ? Il ne l'aime pas, il peint quasiment de force. Mais c'est aussi un colosse en architecture. Qu'a-t-on fait de mieux que sa place du Capitole à Rome ?»*

De Saint-Pierre de Rome, il veut faire la plus grande sculpture de tous les temps. Où les architectes de son époque distinguent les colonnes et les chapiteaux suivant la logique, il mêle le tout en un mur cyclopéen, une falaise donnant l'élan au dôme.

Mais Michel-Ange vivra jusqu'à la fin son destin entravé : il mourra avant de finir Saint-Pierre. On exécutera bien le dôme suivant le dessin, mais on ne finira pas l'église en respectant son plan : elle deviendra basilique allongée, cachant le jaillissement de la coupole et les murs mouvants de ce qui devient un chevet. Mesurée au rêve de Michel-Ange, Saint-Pierre est après lui la plus somptueuse des ruines : celle d'une idée.

A quoi pense Michel-Ange au milieu du tumulte du plus grand chantier de la terre ? La nuit, il se lève furtivement et s'en va sculpter.



E/1975.03.22 — «*“Je ne suis ni peintre ni sculpteur” disait-il cinq siècles plus tôt. André Malraux commente pour cet anniversaire la biographie de Michel-Ange*»,  
Paris-Match, 22 mars 1975, n° 1347, p. 46, 59 et 75.

*«C'est le sorcier, l'évocateur des ombres, des fantômes.»*

Il taille une Pietà, la dernière, celle qu'on appelle la Pietà Rondanini. Il la cache. On la retrouvera après sa mort. Elle n'est pas achevée. Michel-Ange mourra le 18 février 1564. Sa dernière œuvre est-elle un échec sénile ?

*«Je crois que les très grands sentaient que le génie, c'était l'ébauche; mais qu'au fond ils n'arrivaient pas à l'admettre. Delacroix a dit : “J'aime tellement mieux mes ébauches. Mais, enfin, il faut bien reconnaître qu'il n'est de tableau que fini.” Michel-Ange a certainement laissé volontairement inachevée la Pietà Rondanini. Je voulais autrefois tenter de réunir les quatre ou cinq derniers tableaux des très grands hommes. Il se passe alors quelque chose de tout à fait étonnant... comme si la mort savait et frappait à la porte. Michel-Ange commence, à mon avis, en esquissant sa propre tête, sur la peau de saint Barthélemy. Il continue en peignant le jeune homme qui regarde la tête de mort du Jugement Dernier. Et puis, il se représente en Joseph d'Arimathie dans sa dernière Pietà. Il achève le Christ. Il n'achève pas Joseph. Il n'y a pas de question : il est au bout.»*